

CHAOS INTERNATIONAL

Le mécano de la scène mondiale

TR•N°5• 20 novembre 2012

Autour de l'ouvrage
collectif dirigé par

Jean-Vincent

Holeindre et

Geoffroy Murat

*La démocratie
et la guerre*

au XXI^e siècle

Éditions Hermann

2012

Paix démocratique et guerres irrégulières

Avec

Jean-Vincent Holeindre, Maître de conférences de science
politique, à l'université Paris 2 Panthéon-Assas

Thomas Lindemann, Professeur de science politique à
l'Université d'Artois et à l'IEP de Paris

Frédéric, Ramel, professeur de science politique à l'IEP de
Paris et directeur scientifique de l'IRSEM

Julie Saada, Maître de conférences de philosophie à
l'Université d'Artois

La paix démocratique : une prophétie autoréalisatrice

La découverte que les démocraties ne se sont quasiment jamais fait la guerre entre elles, est considérée comme une des lois empiriques parmi les plus solides de la théorie des relations internationales (Jack Levy). Même le nombre croissant de démocraties au sein du système international depuis l'effondrement de l'empire soviétique n'a pas troublé la réalité empirique de la paix démocratique. Les théories proposées insistent surtout sur la nature pacifique des régimes démocratiques en mettant en premier lieu en avant le rôle civilisateur de leurs structures internes. La complexité institutionnelle des démocraties freinerait la décision d'employer la violence. Ou alors leur culture politique ferait que les normes de résolution pacifique des conflits dans la politique intérieure seraient exportées au niveau de leurs relations avec les autres États.

Selon nous, la paix démocratique peut être comprise comme un phénomène identitaire. La double culture stratégique des démocraties depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, la forte distinction qu'elles opèrent entre des semblables et les autres, renvoie à une dimension identitaire de la paix démocratique. Le sentiment d'appartenir à une même communauté modère considérablement la propension à l'agression armée. Les guerres de ceux qui se jugeaient partiellement semblables, par exemple celles entre cités grecques, ont toujours été moins violentes que celles envers les autres, les *barbares*. Vue sous l'angle identitaire, la *paix démocratique* n'est pas aussi inédite que l'on pourrait le croire. L'histoire du continent africain et de l'Amérique latine a connu certaines périodes pacifiques où

existaient des identités supranationales (panafricaine, solidarité autoritaire) sans que l'on puisse évidemment comprendre ce phénomène en se référant à la paix démocratique. Le Congrès de Vienne (1815) a de la même façon inauguré un siècle relativement pacifique entre grandes puissances européennes. Dans cette perspective et selon Wendt, une paix durable tient moins à la diffusion des normes démocratiques qu'à la reconnaissance de l'existence de l'autre et à une identification partielle à ses intérêts.

L'historicité de la paix démocratique

Si même avant 1945 les démocraties se sont rarement fait la guerre, il convient de noter que les pays démocratiques étaient également rares. Entre 1816 et 1829, les seuls États démocratiques étaient la Confédération helvétique et les États-Unis d'Amérique. Au milieu du XIX^e siècle, le cercle démocratique s'élargira à six (par exemple la Belgique et la France).

La fragilité de la thèse de la paix démocratique pré-bipolaire ressort surtout lorsque nous prenons en considération que tous les candidats potentiels de la guerre entre démocraties proviennent de cette période et cela malgré leur faiblesse numérique. L'identification des *guerres démocratiques* se heurte cependant au problème considérable d'un désaccord profond sur la définition même du terme *démocratie*. Selon la conception la plus restrictive, une démocratie n'implique pas seulement que les décideurs politiques soient sélectionnés par des élections périodiques, honnêtes et équitables où les candidats se disputent librement les votes, mais surtout la participation électorale de toute la population adulte. Or ce critère du suffrage universel exclut de l'échantillon démocratique tous les régimes politiques avant 1945. Même les démocraties classiques, le Royaume Uni et les États-Unis, refusèrent le droit de vote à une proportion majoritaire de la population (les femmes, les noirs ou ceux dont le revenu était inférieur au cens électoral). En d'autres termes, l'examen même de la paix démocratique pré-bipolaire serait une impossibilité à défaut de combattants potentiels.

Pour la période pré-bipolaire, on constate surtout un nombre non négligeable de disputes militarisées entre démocraties où le recours à la force était loin d'être exclu. Dans les années quatre-vingt-dix (1895-96), le Royaume Uni et les États-Unis furent en désaccord sur la tracée de la frontière entre le Venezuela et la Guinée britannique. L'issue pacifique de la crise de Fachoda entre la France et le Royaume-Uni (1898) ne tient nullement aux normes démocratiques, mais bien plutôt au contexte stratégique car la France ne pouvait pas se permettre d'affaiblir sa position sur le continent européen face à l'Allemagne wilhelminienne.

L'absence d'une identité démocratique à l'ère pré-bipolaire

Pour la période antérieure à la Deuxième Guerre mondiale, tout porte à croire que la notion même d'une communauté démocratique supranationale était quasiment inconnue. Le référentiel identitaire des grandes puissances avant 1914 était incontestablement la communauté nationale et non une hypothétique communauté des nations démocratiques. Ainsi, les États-Unis, avait une conscience très marquée de son insularité, et de l'océan qui la séparait du vieux monde. Le courant isolationniste triompha après la Première Guerre

mondiale. L'usage même de l'expression *monde occidental* avant la Seconde Guerre mondiale est assez révélateur de l'identité américaine. Alors que nous pensons aux démocraties occidentales lorsque ce terme est évoqué, il était à l'époque synonyme de l'hémisphère Ouest (les Amériques) que la doctrine Monroe de 1823 visait à protéger contre les prédateurs du vieux monde.

La confrontation avec l'Union soviétique comme catalyseur d'une identité commune

Or seulement un an après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la menace soviétique était omniprésent dans les têtes des dirigeants occidentaux et provoqua un véritable réveil de l'identité démocratique. Ce n'est pas le rapport des forces brutes qui rendait l'Union soviétique inquiétante pour la communauté occidentale mais plutôt les intentions et la signification qu'elle attribua à la puissance soviétique (il s'agissait d'un « *threat-balancing* » au sens de S. Walt et non d'un « *power-balancing* »).

Le déclencheur de l'antagonisme américano-soviétique était l'avertissement du Royaume Uni au State Department qu'il ne serait plus à l'avenir en mesure de soutenir financièrement et militairement la Turquie et la Grèce contre la subversion communiste. La doctrine Truman (12 mars 1947) réanima avec éclat le concept identitaire wilsonien : la communauté des *nations libres*. Le discours de Truman abonde de formules telles que *peuples libres, mode de vie libre, nations libres*. Désormais, le monde était divisé en deux : le monde démocratique et le monde communiste. Cette représentation bipolaire se reflète aussi dans la théorie des dominos qui figure déjà en filigrane dans le discours de Truman. Tout se passait donc comme si les États gravitaient soit autour de l'orbite américaine, soit de l'orbite soviétique. La même dichotomie entre le « *monde libre* » et la « *tyrannie* » était également omniprésente dans le fameux discours de Churchill de Fulton (5.3.1946).

Toutefois, la création identitaire d'un « *monde démocratique* » opposé à un monde « *tyrannique* » s'est avec le temps intériorisée dans la conscience des démocraties occidentales. Le rapprochement franco-allemand en est le meilleur exemple. Alors qu'il s'agissait initialement d'une alliance d'intérêt qui inspira encore la méfiance dans l'opinion publique (voir le rejet de la CED à cause de la peur du réarmement allemand), elle s'est progressivement transformée en une vraie communauté des valeurs et la société française perçoit aujourd'hui l'Allemagne comme une grande puissance démocratique incapable de lancer une guerre d'agression.

L'OTAN est de même devenue bien plus qu'une alliance traditionnelle. Elle traduit déjà dans son article 5 l'idée que la sécurité de ses États-membres est indivisible (en d'autres termes il s'agit en germe d'une communauté de sécurité), fait encore souligné par le commandement multinational de cette organisation et la transparence de la planification militaire. L'OTAN est à présent presque aussi bien un produit identitaire qu'une alliance stratégique. Les pays de l'Europe orientale considèrent leur appartenance à cette alliance comme reconnaissance de leur appartenance au monde démocratique. Ceux qui tentent toujours de s'y intégrer (comme la Bulgarie ou la Roumanie) ont souvent bien plus ce souci identitaire que la volonté de se protéger contre une éventuelle résurgence des ambitions russes. L'OTAN correspond ainsi assez fidèlement à ce que Karl Deutsch qualifie de « *communauté pluraliste de sécurité* » caractérisée par une conscience de communauté

fondée sur une sympathie et une loyauté mutuelles et où existe une identification partielle aux autres Etat membres et à leurs intérêts.

Si véritablement la paix démocratique est avant tout un construit identitaire de l'époque bipolaire, le constat s'impose que l'établissement des démocraties en Amérique latine, dans les Balkans et sur le continent africain ne sera pas nécessairement suffisant pour établir une paix durable. L'absence de guerres entre vieilles démocraties dans la période post-bipolaire ne devrait pas nous inciter à un excès d'optimisme. Les guerres interétatiques se sont globalement raréfiées, à peine une dizaine depuis 1990, et leur absence tient probablement aussi bien à des facteurs stratégiques, par exemple à la supériorité militaire écrasante des États-Unis se manifestant avec éclat pendant la Guerre du Golfe, qu'aux changements de régimes politiques.

En revanche, notre thèse implique que la *paix démocratique* devrait être relativement durable dans le monde occidental où la Guerre froide a consacré une identité commune, soutenue par un réseau institutionnel complexe et renforcé par des interdépendances multiples. Á l'intérieur de ce monde-ci, la guerre est devenue aussi inimaginable que le fait d'accélérer notre arrivée au bas d'un immeuble en sautant par la fenêtre. La croyance même que les démocraties sont pacifiques s'est tellement répandue dans les esprits des dirigeants occidentaux qu'elle a toutes les chances de devenir une prophétie autoréalisatrice.

Thomas Lindemann